

Dieu, sexe et dentelle

oïo
D'ailleurs

VALÉRIE GILLOZ
Illustration
VALENTINE GALLARDO

Tout commence avec ces strings coquins dans les vitrines des boutiques de lingerie sexy du Caire. Elles sont nombreuses dans la capitale égyptienne. Quelques jours plus tard, nous sommes assis dans la salle d'attente de la première sexologue du monde arabe. Quand l'Égypte nous parle de ses dessous.

A pieds nus sur la moquette, elle se tient immobile. La jambe est longue et lisse. Au-dessus du string qui cerne ses fesses, la cambrure de son dos fait pointer vers l'avant une poitrine menue, mais ferme. Les fines bretelles de sa nuisette ont le même rouge que sa bouche, entrouverte en un demi-sourire. Coiffée d'une cape d'infirmière blanche à croix rouge, elle nargue les passants de son regard vide. Elle n'est pas seule. À sa droite se tient une grande blonde en guêpière qui porte des oreilles de chat. À sa gauche, une sorte de tigresse aux lèvres noires dont le corset s'apprête à exploser à la hauteur des seins. Plantées là comme des appâts dans la vitrine, les trois mannequins de plastique accueillent d'une même moue coquine ceux qui osent pousser la porte de cette boutique de Talaat Harb, l'une des artères les plus fréquentées du Caire.

À l'abri du voile intégral

À l'intérieur, une silhouette noire déambule entre les rayons. Tout ce qu'elle laisse entrevoir se résume à deux yeux sombres, bordés d'une épaisse couche de mascara, qui parcourent les étagères avec avidité. Tangas à paillettes, soutiens-gorge en perles, tuniques multicolores... : le décor scintille autour d'elle. D'une main gantée, elle saisit un body fendu à l'entrejambe et une combinaison dorée à larges mailles. À travers la fente du tissu, elle lance un regard interrogateur à son amie, assise plus loin sur un tabouret. Couverte en entier, elle aussi, elle secoue la tête. Non, ce n'est pas à son goût. Tant pis. Les deux femmes iront ailleurs, dans l'un des nombreux autres magasins de lingerie sexy qui jalonnent la rue. En quelques pas chaloupés qui font

onduler leur niqab ou voile intégral sur leurs hanches, elles disparaissent dans le tourbillon des passants de la chaussée.

Tout en sortant son portable, la douce voix de Dalia se fond en un éclat de rire : « *Tu ne croyais quand même pas que toutes les Égyptiennes se baladaient avec des culottes de grand-mère ?* » Alors que l'on peut compter sur les doigts d'une main les femmes sans niqab dans les rames du métro cairote, il est difficile d'imaginer qu'elles osent des dessous aussi aguicheurs. Et paradoxal de voir qu'elles les achètent en pleine rue. Dalia pouffe de plus belle. « *Vous, les Européens, vous êtes persuadés que les Arabes sont coincés !* » Soupir amusé dans le combiné. « *Allez, viens, je vais te montrer.* » Le rendez-vous est fixé dans le gi-



gantescue centre commercial de « October City », un peu à l'extérieur du Caire. Pour y arriver, il faut contourner les célèbres pyramides et s'enfoncer dans le désert du plateau de Gizah sur quelques kilomètres. La « Cité d'octobre », hommage à un ancien gouvernorat du même nom, a poussé comme un champignon au milieu d'une étendue infinie de sable. Aujourd'hui s'y enchaînent de luxueux complexes d'habitations aux arbres verdoyants, qui pourraient presque rappeler une banlieue californienne.

Dalia attend sur le parking du centre commercial, appuyée contre le capot de sa voiture dont la chaleur floute les contours. Elle est une de ces filles comme on en voit partout dans les rues égyptiennes : une tenue coquette, un voile assorti, d'épais coups de crayon en guise

de sourcils, et un large sourire lumineux sur les lèvres qui trahit à la fois l'assurance et un brin de timidité. Elle a juste 22 ans, mais on pourrait lui en donner cinq de moins. C'est pourtant bien elle qui m'entraîne vers l'intérieur, tout excitée de me montrer comment elle choisit ses petites culottes. Car dès qu'elle rentre chez elle, cette employée dans une compagnie européenne d'import-export ôte son voile. Et bien plus. « *Évidemment que je porte de la lingerie sexy ! Comme toutes les femmes dans ce pays, tu sais. Je ne pense pas que ce soit culturel, je crois que nous aimons toutes ça. Moi, ça m'aide surtout à me sentir féminine et bien dans ma peau. Avec de la lingerie, je me trouve jolie, attirante. Ça me donne confiance en moi. Un peu comme le maquillage, en fait.* »

Les plus couvertes sont les plus débridées

Dans la première échoppe, un rapide coup d'œil alentour suffit à comprendre que les magasins de lingerie ici sont différents de ceux du centre-ville. Le kitsch et le mauvais goût ont laissé place à des gammes plus classes, exposées de façon beaucoup plus discrète. Exit, les mannequins aux positions lascives. C'est ici que Dalia vient avec ses copines le week-end pour dénicher les petites culottes en coton qu'elle met habituellement ou les strings qu'elle se permet à certaines occasions. Le push-up qu'elle porte aujourd'hui sous son pull à col roulé, c'est précisément dans cette enseigne qu'elle l'a dégoté. Dalia connaît les lieux par cœur. Elle fait le tour des rayons, s'arrête sur quelques pièces plutôt classiques et lève finalement les

« Vous, les Européens, vous êtes persuadés que les Arabes sont coincés ! »



yeux vers un mur où sont pendus soutiens-gorge à balconnets et micro-nuisettes en soie. « Ça, j'adore. Je trouve que c'est très sexy. Mais j'en achèterai seulement quand je serai mariée. » Pourquoi ? Elle ouvre de grands yeux, étonnée par la question. « Ben... pour le sexe ! »

Derrière ces quelques centimètres de tissu satiné que Dalia tient dans sa main, se cache en réalité une question de société beaucoup plus large : la sexualité. Et avec elle, la question du mariage, puisque dans une société où le sexe ne peut théoriquement exister hors union conjugale, c'est le mariage qui change l'usage et la signification de la lingerie. « Vous avez vu ces magasins dans le centre-ville ? Ce n'est pas de la lingerie sexy, c'est de la lingerie sexuelle ! », s'exclame la psychologue Anne Justus. Cette thérapeute américaine, installée au Caire depuis plusieurs

années, habite un bel et lumineux appartement dans une grande tour du quartier bourgeois de Zamalek. C'est ici qu'elle voit défiler de nombreuses Égyptiennes qui viennent lui exposer leurs problèmes affectifs, amoureux... et sexuels. Au fil du temps, elle s'est intéressée à cette lingerie qui l'a surprise à son arrivée dans le pays. « Ces sous-vêtements ne sont pas destinés à être portés pendant la journée. Ce sont vraiment des accessoires à utiliser pour les préliminaires, et c'est cela qui m'a interpellée. » Elle qui a vécu quelques années à Paris constate que, même là-bas, on ne voit pas de lingerie aussi osée en vitrine. « Si l'on veut acheter de telles choses, on le fait discrètement, par exemple sur Internet. »

Des longues conversations qu'elle a eues avec les femmes égyptiennes dans son salon, Anne Justus a surtout retenu que la lingerie était un

ped de nez à la société. « Porter de la lingerie, c'est une manière pour les femmes de décorer leur corps qu'elles doivent cacher. C'est une forme de liberté d'expression adressée à ceux qui veulent contrôler leur sexualité. » Parmi la population féminine, le bruit court d'ailleurs que ce sont les plus couvertes à l'extérieur qui sont les plus débridées à l'intérieur. « La lingerie, c'est le secret des femmes, dans lequel personne ne peut intervenir. » Ce secret, qui se transmet de génération en génération, est presque devenu une tradition. « Les femmes en Égypte n'ont aucune éducation sexuelle. Au moment du mariage, leurs mères leur offrent de la lingerie en leur disant qu'il faut la porter pour satisfaire leur mari. Elles le font donc en pensant que c'est une chose normale », poursuit Anne Justus. La lingerie a aujourd'hui largement intégré le « gehaz », le trousseau de l'épouse, au même titre que la vaisselle, les draps de lit ou les vêtements. Et lorsque Dalia, tout en virevoltant à travers la boutique à la recherche des pièces qu'elle va essayer, lâche que les femmes mariées doivent veiller à « être sexy pour que l'homme n'aille pas voir ailleurs », elle incarne parfaitement, sans le savoir, l'analyse de la psychologue.

Toutes ces choses-là, Dalia les a apprises de la bouche de ses nombreuses cousines et amies qui se sont mariées. Mais elle qui parle de sexe si librement, qui fantasme tout haut sur des affiches publicitaires de David Beckham vues sur Internet et avoue rêver de rencontrer à son tour le prince charmant, a-t-elle déjà goûté au fruit défendu ? « Jamais. Je me garde pour une seule personne, à cause de la religion. » Partie intégrante du quotidien des Égyptiens, qu'ils soient musulmans ou chrétiens, la religion est un aspect essentiel de leur approche de la sexualité. « J'adore l'islam », sourit Dalia dans la file vers les cabines, les bras chargés de soutiens-gorge. « Je suis plutôt modérée dans mes idées, mais je suis très croyante. Allah dit que le sexe ne devrait pas se passer en dehors du mariage. Je respecte cela, même si je sais que beaucoup d'autres musulmans ne le font pas. » Conservatrice, mais pas trop. Quelques minutes plus tard, elle s'éclipsera d'ailleurs pour aller prier dans une des petites salles prévues à cet effet à l'arrière du centre commercial.

Sois belle et tais-toi

Dans le taxi du retour, tandis qu'à l'extérieur le désert rougi dans le crépuscule fait place aux lumières de la métropole, mes yeux tombent sur le petit shorty en dentelle que Dalia tenait absolument à m'offrir (« Si, si, prends-le, il est pour toi ! »). Posé sur le siège arrière, indifférent à toute l'agitation autour, il représente les multiples contrastes de la société égyptienne qui grouille juste là, dehors. Une société où le sexe est constamment suggéré et exhibé jusque dans la rue, mais où la virginité reste toujours sacro-sainte et où les interventions chirurgicales de reconstruction de l'hymen sont légion. Une société où les filles comme Dalia se disent libres, mais où l'excision touche encore plus de 90 % des femmes. Une société où la quête de l'âme sœur occupe une place prépondérante, mais où les hommes peuvent toujours se marier jusqu'à quatre fois.

Les anciens se souviennent pourtant de cette Égypte où, il n'y a pas si longtemps, les filles portaient des décolletés et se baladaient jambes nues, en mini-jupe, sur les ponts du Nil. Henry Hani est de ceux-là. Ce psychologue égyptien raconte comment il a vu son pays se transformer avec les fondamentalistes religieux, libérés par le président Sadate dans les années septante pour contrer les communistes, puis avec tous les Égyptiens partis travailler dans les pays du Golfe et revenus empreints des valeurs rigoristes propres au wahhabisme. « Les femmes ont peu à peu commencé à se couvrir, on a vu naître une modestie vestimentaire qui n'existait pas du tout avant. » Parallèlement, l'apparition des grands centres commerciaux et l'explosion d'Internet dans les foyers ont mis plus que jamais la lingerie sous les feux de la rampe. Elle est ainsi devenue le plus beau paradoxe d'une société en mutation. On voile les dessus, on dévoile les dessous.

Henry Hani est très nuancé quant à la fonction de la lingerie. « L'usage de la lingerie sexy révèle un privilège masculin très présent dans la société égyptienne. Les hommes attendent des femmes qu'elles prennent soin de leur apparence, qu'elles surveillent leur poids, qu'elles se parent pour leur plaire. Alors qu'en retour, ils ne prennent pas du tout soin d'eux ! » Mais la